

J'ai vu...



FOP. 47

L'ATTENTE...

LE ROI PIERRE DE SERBIE

J'ai vu...

En Artois : En haut, les bombardiers regardent venir une torpille ; En bas, on amène, à gauche, de l'artillerie.



Le fameux arbre de la côte de Vimy. L'observateur que l'on voit prendre tranquillement des notes à la fourche de l'arbre ébréché par les obus, subit un bombardement de quatre heures.

Deux officiers en Artois, à C..., quittent la maison dont un obus vient d'éventrer la face arrière.

LA CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE : LA BATAILLE EN ARTOIS

Les Allemands donnent sur tout notre front et font partout de vains efforts, aussi violents et répétés qu'inutiles. Il semble qu'ils espèrent ainsi retenir nos effectifs sur le front occidental. En Champagne, ils viennent d'essayer de nous reprendre non seulement la

Courtine et Tahure, mais cette Main de Massiges, si brillamment enlevée le 25 septembre. En Artois, leurs troupes ont aussi furieusement donné notamment, à Vimy dont la crête commande, comme on sait, la plaine de Lens, objectif de nos efforts.



LA DESCENTE AU TOMBEAU

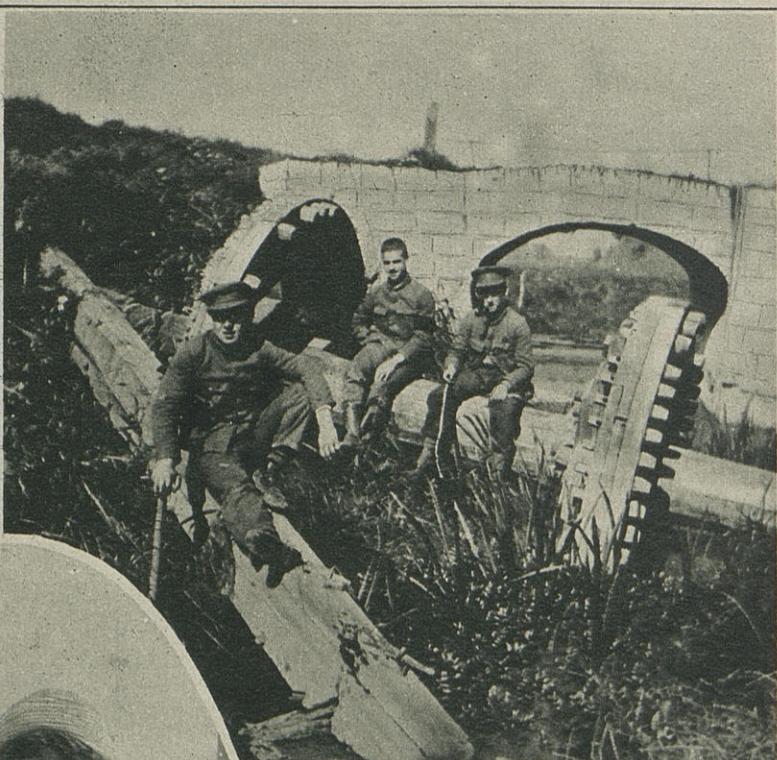
(Cliché pris à La Courtine, le 5 Novembre.)

C'est sur le champ de bataille même que ce document a été pris. Les morts que nos soldats inhument avec un soin pieux sont ceux de quatre officiers allemands qui moururent en se battant bravement.

Sous le linceul qui les recouvre pour toujours, on devine la forme des corps endormis du dernier sommeil. Peu de documents sur la guerre et ses tristes réalités nous ont paru plus émouvants que celui-ci.



Carabiniers belges, remplissant leurs sacs à terre pour consolider les parapets et les créneaux de leurs tranchées.



Sur les bords de l'Yser : ce qui reste d'un moulin que les obus allemands ont réduit en ruines.



Le roi Albert visite un poste avancé et félicite l'officier commandant.



Le jeune duc de Brabant, simple soldat dans l'armée belge. A gauche : Le roi Albert et la reine Elisabeth.



Les soldats belges quittent leurs camps d'instruction pour se diriger sur le front : on voit à leur visage leur enthousiasme,

LA FÊTE DU ROI ALBERT DE BELGIQUE

C'était dimanche la fête du Roi des Belges qui depuis quinze mois est là-bas, isolé sur ce petit coin de terre, tout ce qui lui reste de son royaume. Le roi Albert, comme le roi Pierre Karageorgewich, est le symbole vivant de l'espérance inébranlable. Sans cesse au milieu de ses soldats, de cette poignée de héros qui harcèlent l'ennemi, il apporte à tous l'exemple de la fidélité à la patrie malheureuse et de

la foi en la résurrection prochaine et inévitable de la Belgique indépendante. Au Havre et dans les camps d'instructions, les recrues belges s'exercent au dur métier de la guerre avant d'aller, pleins d'enthousiasme et de confiance, rejoindre sur le front leurs camarades, fiers d'avoir à leurs côtés le fils de leur bien-aimé souverain, le jeune duc de Brabant qui aura appris dans le malheur son métier de roi.



LE TZAR ET LE TZARÉVITCH EN TENUE DE CHEFS DES COSAQUES

"Gott mit uns!" proclament les soldats du Kaiser. Ce n'est qu'une formule. Les soldats russes, eux, ont réellement l'impression que Dieu est avec eux. Les civilisations occidentales imaginent difficilement la vénération religieuse que les fidèles de l'orthodoxie vouent au tzar, représentant suprême du Tout-Puissant sur terre. En prenant en personne le commandement de ses armées, le "petit père" a enflammé d'une pieuse ardeur toutes les âmes slaves. Le caractère

sacré de sa mission transformait la lutte contre le Germain en véritable guerre sainte. C'est dans ces conditions d'exceptionnelle exaltation que ses sujets tiennent tête victorieusement à Dwinsk et à Riga à toutes les forces allemandes qui s'obstinent en vain, et qu'ils reprennent l'offensive sur toute la ligne. On remarquera dans le document ci-contre la fière attitude du tzarévitch, sur la santé duquel les Allemands avaient fait courir les bruits les plus faux et les plus mal fondés.

Blessé sénégalais à bord du " Lutetia "



Les Sénégalais après le combat à C...



Une charge de cavaliers noirs à la dernière offensive. — Au-dessus, les Sénégalais à la soupe.

LES TROUPES NOIRES HATERONT LA VICTOIRE DES ALLIÉS

Les indigènes de toutes les colonies françaises et anglaises constituent pour nous une formidable réserve de " matériel humain ". Sur notre front nord, où ils risquent si volontiers leur vie pour le seul plaisir d'aller " couper cabèche à pointu ", ainsi qu'aux Dardanelles, ils ont fait l'admiration de chefs pourtant blasés en matière d'héroïsme. Malheureusement, le recrutement est très difficile dans

ces colonies lointaines et arriérées, où l'état civil est une chimère... Trois députés : MM. Masse, Ajam et Bernard, viennent de déposer un projet de loi tendant à encourager l'enrôlement volontaire des noirs. Il ne semble pas téméraire d'espérer, en agissant comme ils le proposent, un effectif de 100 000 nouveaux soldats d'ici le printemps prochain, époque probable d'une grande offensive générale...



L'AUTRE HÉROÏSME

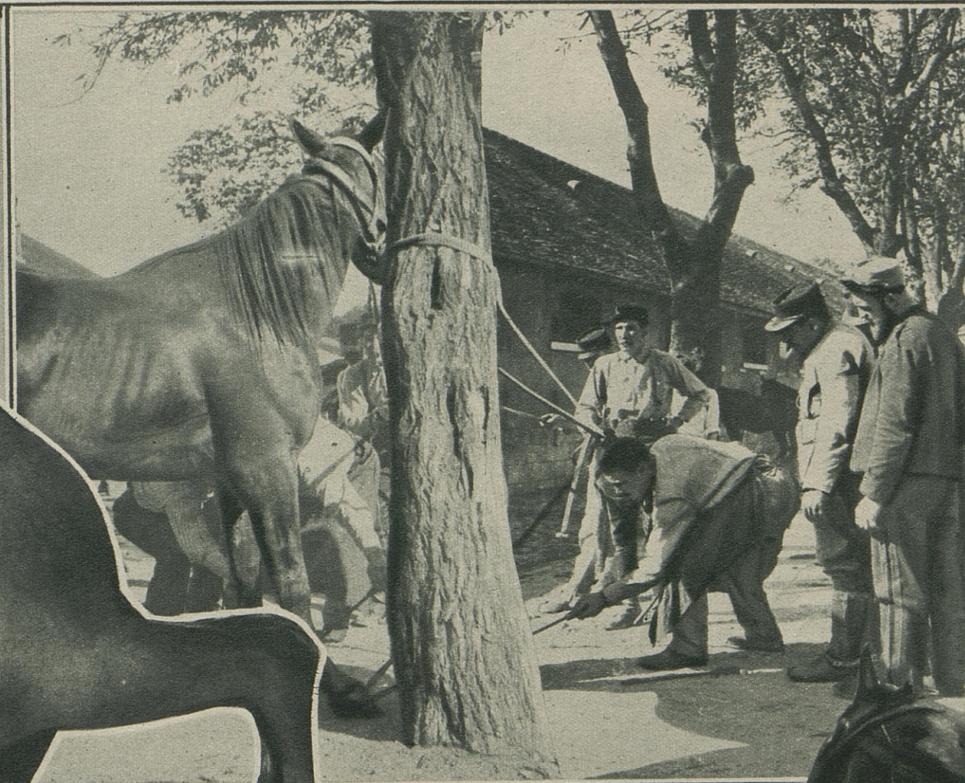
Après la fièvre de la lutte épique, et tant de visions d'enfer, quelle douceur, pour les blessés, que le silence et le repos, le contact des draps frais et des mains prudentes des infirmières. L'héroïsme de ces admirables femmes qui guérissent n'est-il point égal, en son genre, à celui des hommes qui tuent et se font tuer? Depuis quinze mois, elles acceptent librement les fatigues d'un labeur écrasant et les dangers de

toutes les contagions. Certaines même sont en outre exposées au bombardement très proche de l'ennemi. Celles que représente notre document sont dans ce cas. Elles ont installé leur ambulance dans la chapelle de l'abbaye de R..., à quelques kilomètres à peine en arrière de la ligne de feu. Leur dévouement est anonyme, et elles n'attendent d'autre récompense qu'une lueur de gratitude dans les yeux des blessés.

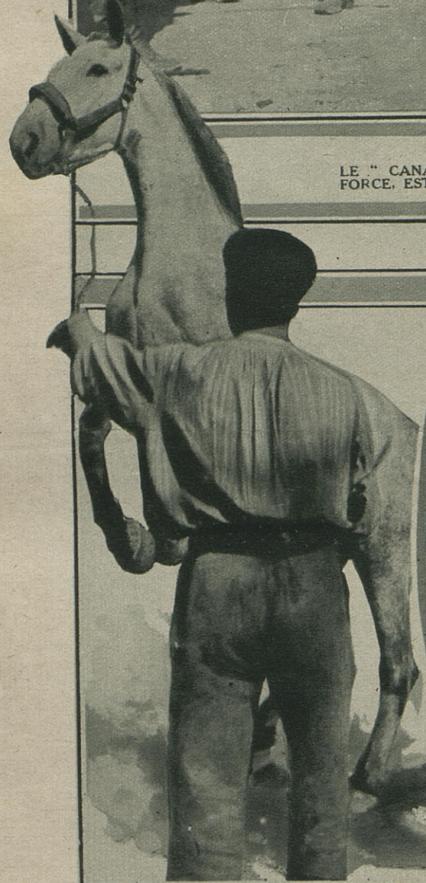
J'ai vu.



LE " CANADIEN " DIFFICILE A QUI L'ON A PASSÉ LE LICOL DE FORCE, EST AMENÉ CONTRE UN ARBRE POUR Y ETRE IMMOBILISÉ



LES MARÉCHAUX MARQUENT AU FER ROUGE LE SABOT DU CHEVAL IMMOBILISÉ ET QUI SE RÉVOLTE



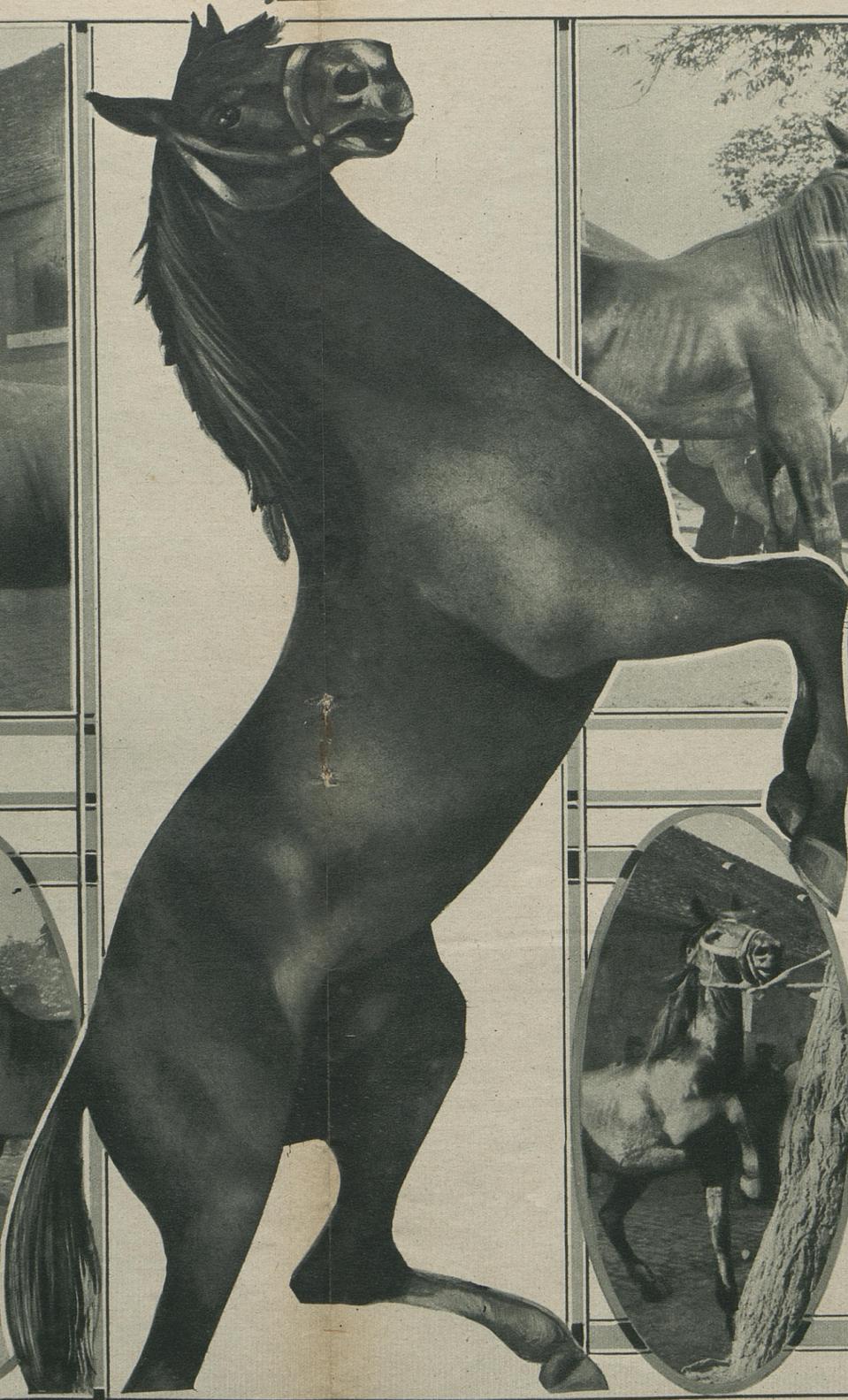
L'ANIMAL ÉVITE LE LICOL DE FORCE



LA PIQURE DE MALLÉINE



UN SUJET RELATIVEMENT DOCILE



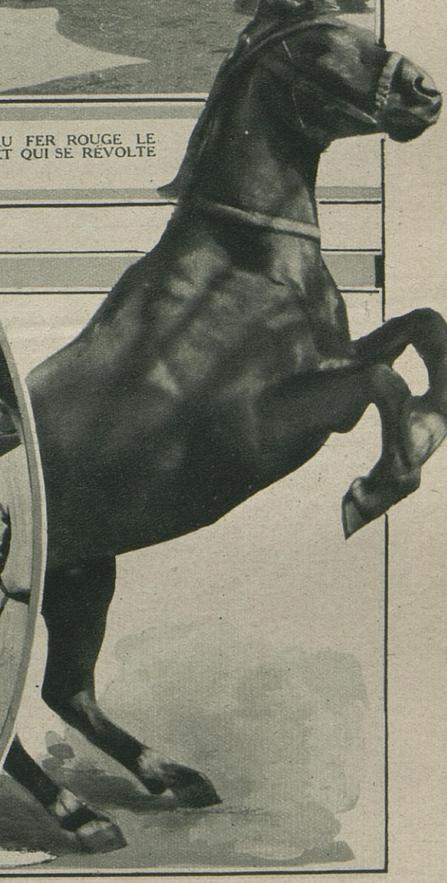
LA DERNIÈRE RÉVOLTE D'UN " CANADIEN "



AMENÉ A L'ARBRE



DOMPTÉ PAR LE " TORD-NEZ "



RECEVANT ENFIN LE LICOL DE FORCE

COMMENT ON DOMPTE EN FRANCE LES CHEVAUX CANADIENS

Après les rudes combats du mois d'août 1914, la cavalerie française avait été si éprouvée qu'il fallut songer à la reconstituer presque entièrement. Fort heureusement, l'Amérique fut pour les Alliés un inépuisable dépôt de remonte. Grâce à la maîtrise des mers, les paquebots français et anglais

purent amener en France des milliers de chevaux. Mais ces animaux, surtout ceux importés du Canada, étaient encore à demi-sauvages. On dut non seulement les dresser, mais les dompter, tâche difficile et quelquefois assez dangereuse. Sitôt arrivés dans les dépôts de remonte, les chevaux

américains subissent les formalités d'incorporation, c'est-à-dire qu'on les examine pour savoir s'ils n'ont pas de fractures ou de plaies graves provoquées par le long voyage. Puis ils sont successivement " signalés ", c'est-à-dire qu'on établit leur âge, leur taille, la couleur de leur robe. Enfin,

avant d'être mis au manège, ils sont marqués au fer rouge, et ils reçoivent à la paupière inférieure une piqûre de malleïne, injection révélatrice de la morve qui doit les mettre à l'abri de cette terrible maladie. Ensuite le " canadien " sera mis à la disposition des chefs d'escadrons.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS ⁽¹⁾

[Nous donnons aujourd'hui la suite de cet intéressant *Carnet de route* qui finit dans le prochain numéro. Nous avons dû momentanément en suspendre la publication car l'auteur de ces notes aigües, si goûtées de nos lecteurs, est resté plusieurs semaines sur le front, et dans l'impossibilité matérielle de les continuer. C'est dans le prochain numéro, que nous donnerons également la fin de la série de notre éminent collaborateur. L'Abbé Wetterlé. N. D. L. R.]

Et c'est toujours le même questionnaire rapide.

« Le moteur a bien marché, mon lieutenant? »

— Pas eu de ratés?

— La carburation était bonne à 2 000?

— Pas eu trop froid, là-haut, mon lieutenant? »

La nuit commence à tomber : l'appel se fait dans les escadrilles.

Soudain, le chef d'escadrille tend son bras vers le ciel et nous dit en nous montrant un point noir :

« Ou'est-ce que c'est que celui-là? Tout le monde est rentré? »

Les pilotes regardent à la lorgnette.

« Mais c'est un Boche! » s'écrie M...

D'ailleurs il a dû être aperçu des artilleries françaises, car des batteries qui sont devant nous partent, des coups de canons qui montent pressés vers le ciel.

Les artilleurs font un tir de barrage ; mais les obus éclatent beaucoup trop bas.

Le Boche a l'air de les mépriser et de poursuivre sa route vers nous.

« Mais il y en a un autre derrière lui, s'écrie à nouveau M..., qui observe à la lorgnette... et cette fois-ci c'est pas un Boche qui le suit... cela m'a tout l'air d'être un M.-S. français! »

En effet, nettement, entre 2 500 et 3 000, on voit un deuxième point noir, qui se rapproche du premier et a l'air de le poursuivre.

Un combat aérien va s'engager. Tous les sapeurs des escadrilles, tous les pilotes regardent de tous leurs yeux ; certains se sont couchés sur le dos pour mieux voir le drame angoissant et rapide qui va se jouer là-haut.

S... ronchonne.

« Pourvu que ces sacrés artilleurs n'aillent pas les marmiter et cessent leur feu... M..., envoyez donc un motocycliste aux batteries voisines dire que c'est un M.-S. français qui suit le Boche... et faites vite! »

Mais les artilleurs français ont été prudents et, devant l'arrivée du deuxième avion, ont cessé leur tir.

D'ailleurs autour de nous, du côté de la ligne française et allemande, le feu de mousqueterie et d'artillerie s'est ralenti, et de plus en plus le silence s'étend sur cette partie du champ de bataille.

On dirait que Français et Allemands font une trêve tacite pour regarder le duel aérien qui se déroule au-dessus de leurs têtes.

Et personnellement, je ne sais rien de plus impressionnant que ce silence qui descend sur la ligne de bataille, succédant au vacarme des bouches à feu et au bruit de la fusillade, ce silence poignant où l'on sent que plusieurs milliers de poitrines sont haletantes et que plusieurs milliers d'yeux regardent en se demandant :

« Lequel des deux va tomber? »

La phase de la poursuite est terminée. Les deux avions sont au contact ; dans le ciel encore illuminé par le soleil couchant ils se confondent presque, sur le même

1) Voir les nos 20 et suivants.

plan. Le combat aérien à la mitrailleuse ou au mousqueton doit s'engager maintenant...

Et nous regardons angoissés, attendant la chute de celui qui sera frappé en plein vol.

Lequel?

Soudain un des points noirs pique, puis tombe vertigineusement, comme un bolide, vers le sol ; le deuxième point noir pique aussi.

Serait-il touché?

En tout cas ce n'est pas une chute aussi rapide que la première. Impossible à la lorgnette, vu la rapidité de la descente, de déterminer quel est le premier avion qui s'abat, toujours poursuivi par l'autre.

A 800 mètres de nous l'avion vient de s'écraser au sol : une détonation sourde ; c'est le réservoir d'essence qui éclate.

C'est une ruée, au bout du terrain, de tout le monde.

Et voilà que de loin nous voyons apparaître la queue de l'appareil, complètement verticale, et sur le gouvernail intact la croix noire allemande.

Soupir immense et joie folle : c'est l'allemand qui a été touché!

Enchevêtrement indescriptible de toile, de bois, de tubes d'acier, de carter de moteur ; l'incendie qui a commencé a été rapidement éteint à coups de pelletées de terre. Un pied sort à travers un morceau de toile.

Sous un cylindre une tête est à moitié écrasée.

Avec mille difficultés, dans l'enchevêtrement des fils de fer des tendeurs, on extrait les cadavres des deux aviateurs allemands écrasés, tués sur le coup...

Après avoir scié, à droite et à gauche, on arrive à extraire leurs corps. C'est une bouillie de corps.

Le pilote, un grand officier, décoré de la croix de fer sur son veston de cuir, est étendu sur l'herbe ; il a la poitrine défoncée, un pied à moitié brûlé.

Quant à l'observateur, sa tête engagée sous le moteur a été broyée. Une musette est jetée sur la plaie horrible. Ils sont étendus côte à côte.

Un ronflement de moteur au-dessus de nos têtes attire notre attention.

Un monoplan français trace dans le ciel ses dernières spirales avant l'atterrissage.

C'est l'avion français vainqueur du tournoi qui vient se poser non loin de l'avion abattu.

C'est à nouveau une ruée vers le pilote français qui dresse sa taille dans le capot de son appareil et s'apprête tranquillement à descendre, comme s'il revenait d'une petite excursion aérienne.

C'est P..., notre ami, un de nos meilleurs pilotes. Génie, il se dérobe à nos félicitations et nous demande tranquillement, avec un accent un peu gouaillier :

« Eh bien, c'est la tape pour le Boche? »

— Oui, la sacrée tape.

— Tous les deux morts?

— Oui.

— Pauvres bougres! Ils méritaient mieux. Ils se sont rudement bien défendus! Enfin, faut pas s'attendrir... Est-ce qu'ils s'attendriront sur moi, quand ils m'auront descendu?

— Mais raconte-nous comment tu as pu descendre, avec ton petit appareil, ce gros mastodonte.

— Eh bien, voici...

Vous savez que certaines de nos batteries

lourdes sont enterrées, derrière le bois de S.... Les avions boches, qu'ils recherchent depuis longtemps, venaient tous les jours explorer la région et chercher à découvrir nos emplacements.

De temps en temps on leur envoyait un de nos avions de chasse, armé d'une mitrailleuse ; vu notre vitesse et aussi l'allant endiablé de nos pilotes, nous arrivions à faire rebrousser chemin aux avions boches à peu près à coup sûr.

Mais un jour nous sommes tombés sur un bec. Surnoisement les Boches nous ont sorti un albatros, muni d'un moteur de 150 HP Benz et puissamment armé de deux mitrailleuses, l'une tirant à l'arrière, l'autre tirant à l'avant à travers l'hélice.

C'est ce pauvre petit B..., tout récemment arrivé à notre escadrille, qui a écopé... Pensant que, comme d'habitude, le Boche n'était armé que d'une mitrailleuse arrière, il s'était mis à l'attaquer par-devant en se plaçant dans le champ de l'hélice, qu'il pensait, au point de vue tir, être un champ mort... Et voilà que brusquement, au moment où il s'approchait, il a reçu de l'avant de l'albatros une rafale terrible, qui l'a fauché, lui et son moteur.

Nous l'avons vu tomber en vrille, puis s'écraser sur le sol pendant que l'albatros — celui-ci, qui est maintenant là — avait l'air de nous narguer et continuait, comme si rien n'était, son inspection des batteries.

Ce jour-là, la rage au cœur, je me dis : « Mon vieux, je t'aurai... Tu ne feras pas longtemps le flambant au-dessus de notre escadrille. »

Mais il fallait y aller avec prudence et réflexion, car le monsieur était armé puissamment.

J'avais remarqué que mon nouveau grand albatros — le « Fritz » comme nous l'appelions en plaisantant — faisait sa reconnaissance et sa police des airs le matin entre cinq et six heures et le soir une heure avant la tombée de la nuit, à l'heure favorable où les batteries muettes commençaient à démasquer, dès les premières ombres, leur tir...

Donc une ou deux fois, à ces heures-là, j'étais monté et m'étais trouvé du côté de sa route... mais j'avais pris les allures d'une barque de pêche bien tranquille vis-à-vis d'un puissant garde-côte et je m'étais tenu respectueusement à distance... suffisamment près cependant pour l'observer, noter certains détails de vitesse, de construction, d'emplacement des mitrailleuses.

Même, m'étant approché un peu trop près, j'avais été « courcé » par mon albatros, honoré d'une salve — véritable poudre aux moineaux — à 300 mètres! et naturellement, comme un pauvre avion peu digne d'entamer la lutte, j'avais fui en piquant vers le sol.

(La fin au prochain numéro.)

ABONNEMENTS DE SAISON. — Outre les abonnements ordinaires (France, un an : 12 francs ; six mois : 6 fr. 50. Étranger, un an : 20 francs ; six mois : 11 francs), nous consentons des abonnements mensuels : 1 fr. 50 ; bi-mensuels : 2 fr. 50 ; trimestriels : 3 fr. 75, contre envoi d'un mandat-poste adressé à M. l'administrateur de *J'ai vu...*, 8, boulevard des Capucines.

70.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES. — *J'ai vu...* porte à 70.000 francs la somme qu'il consacre annuellement à sa documentation photographique et paie n'importe quel prix tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'actualité mondiale.

J'ai vu.

LES ARTILLEURS DE LA CLASSE 1916 SONT PRÊTS

Le canon glisse dans l'excavation.



Poussée par des bras énergiques, la pièce est engagée dans le couloir de l'abri.

La pièce est trainée au bord de l'excavation où, recouverte de branchages elle sera défilée.



Tandis que le chef de pièce tient la bêche, les servants s'accrochent aux roues du canon.

Le canon est en place, les servants prennent leurs postes, attendant les ordres.

Prêts! Le canon va tirer.

Les bleus de la classe 1916 attendent avec impatience le décret ministériel qui autorisera leur envoi au front où ils renforceront leurs anciens. Dans les camps d'instruction, ils s'entraînent sans repos. Ceux de l'artillerie, surtout, sont déjà

des pointeurs émérites, pour qui le 75 n'a plus de secret. Avec un entrain admirable, ils savent s'adapter à tous les besoins de la guerre moderne, creusant avec l'habileté des anciens, des abris où ils défilent comme ci-dessus leurs pièces.

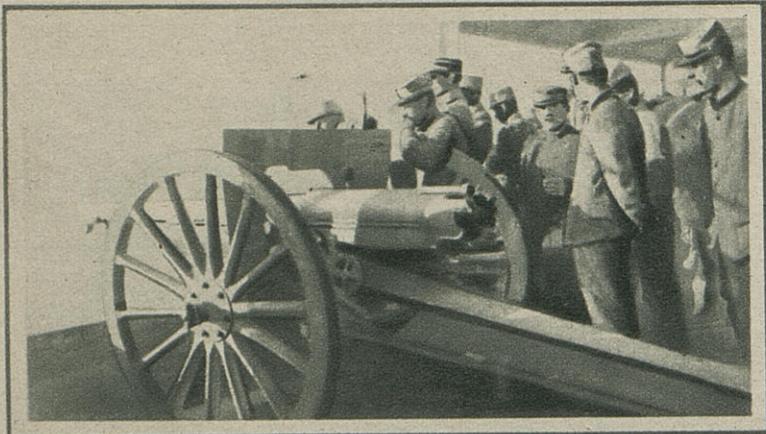


LES MOUTONS A LA FONTAINE

Sans les deux cuirassiers qui patrouillaient dans les environs et se sont arrêtés sur le pont pour contempler les moutons qui se désaltèrent, on penserait à un tableau composé à loisir dans la paix rustique par un Millet ou un Charles Jacques. Et pourtant rien n'est plus "guerre".

On se bat à 10 kilomètres, et ce sont là les moutons de " ravitaillement en viande fraîche " du ...^e corps d'armée, qui vont, comme ceux du fabuliste, se désaltérant dans le courant de l'onde pure ", en attendant les ordres des cuisstots, généraux en chef du " Ventre de l'armée ".

Sur le pont : un 75 contre sous-marin.



La douche dans l'entrepont.



Pendant la traversée, un capitaine fait à ses hommes la théorie de la ceinture de sauvetage et du radeau.

SCÈNES DE BORD : PENDANT LE VOYAGE

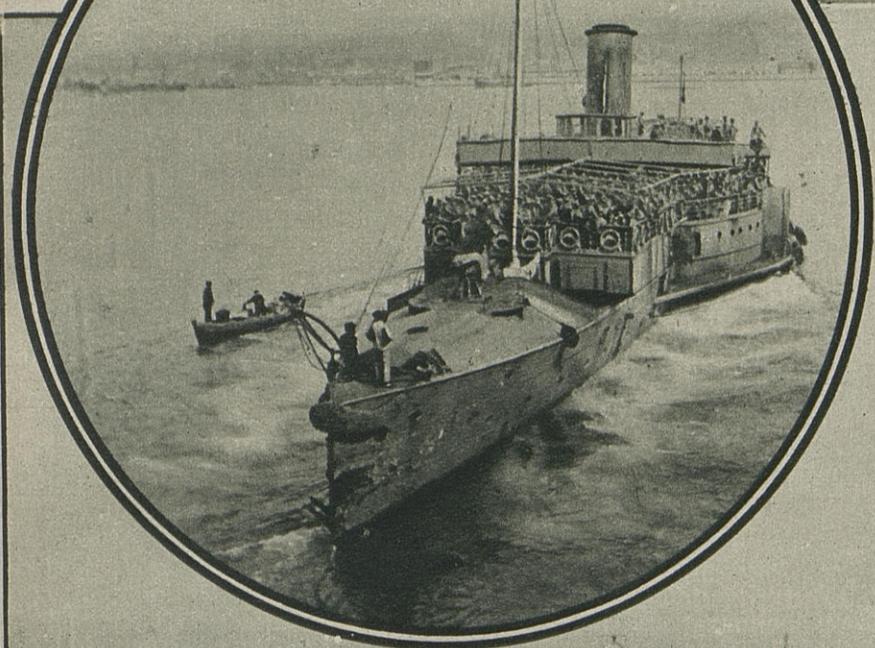
Depuis un mois, les transports alliés sillonnent la Méditerranée, conduisant vers Salonique les troupes franco-anglaises qui vont porter à l'héroïque Serbie un secours efficace dont les effets se sont déjà fait sentir autour de Stroumitza et de

Babouna. A bord des navires, durant les quelques jours du voyage, les poilus se montrent ravis du changement : les flots bleus leur font oublier leurs anciennes tranchées à l'horizon si restreint. Ils se soucient fort peu des deux ou trois sous-marins

Un sous-marin est signalé ?...

J'ai vu...

La messe sur le pont.



L'embarquement à Toulon des troupes, chevaux et canons à bord de la "M..." qui part pour Salonique. — Dans le médaillon à gauche : l'arrivée du transport "M..." à Salonique.

DE TOULON A SALONIQUE

allemands qui ont réussi à se glisser dans la mer Méditerranée. Mais leurs chefs y pensent pour eux et multiplient les recommandations pour le cas d'un peu probable torpillage. Les offi-

ciers montrent à leurs hommes comment ils doivent endosser leurs ceintures de sauvetage et mettre à l'eau les radeaux qui leur permettraient, le cas échéant, de quitter le navire en péril.

J'ai vu...

Sur le front serbe, un ambulancier français se dirige vers le cam



La Princesse Vera de Monténégro assiste au combat de ses soldats contre les Autrichiens.



Une batterie serbe en action dans la région de Krivalak.

LES SOLDATS DE FRANCE ET LES SERBES MÉLENT LEUR SANG

Les Serbes et les Français combattent côte à côte autour de Prilep. C'est là un geste que n'oubliera jamais le peuple de héros qui a infligé à l'ennemi commun des pertes si lourdes qu'elles ont pu paraître invraisemblables. « Dans les siècles des siècles, a dit le grand

homme qui préside aux destinées du peuple serbe, nos enfants et nos hommes répéteront que c'est la France, la France toujours généreuse, protectrice traditionnelle des opprimés, qui la première a volé à notre secours, et dont les soldats ont combattu aux côtés des nôtres. » Mais

J'ai vu...

L'artillerie serbe se défile derrière une éminence, pour prendre l'ennemi de flanc.



Les malheureux paysans serbes se privent encore du nécessaire pour donner les premiers soins aux soldats malades et blessés. — Dans le médaillon du milieu : Automobiliste bulgare foudroyé par la bombe d'un avion.

CONTRE L'ENNEMI COMMUN DANS LES PLAINES DU VARDAR

nos forces sont encore insuffisantes, et la détresse du peuple et de l'armée serbe est tragique. Ce n'est plus seulement une armée, c'est tout un peuple, civils et paysans confondus, qui bat en retraite. Pêle-mêle, s'en vont les canons et les charrettes remplies de

femmes, de vieillards et d'enfants, les caissons de munitions et les troupeaux. Les alliés se doivent d'accourir en force s'ils ne veulent pas que dans les Balkans il y ait une nouvelle Belgique. La France, elle, a fait son devoir, et elle a sauvé plus que l'honneur.

J'ai vu...

EN MARGE DE LA GUERRE



RADIOGRAPHIE

STÉRILISATION

RADIOSCOPIE

STÉRILISATION

DOUCHE

LAVAGE

SÉCHAGE

LES AMBULANCES AUTOMOBILES LANDAISES. — Le Baron de Ravignan délégué de l'Œuvre, vient de remettre à la Société française de secours aux blessés militaires le convoi d'ambulances automobiles, organisé sur le produit de la

souscription de 100.000 francs ouverte par Francis Planté dans les Landes. Le convoi, muni de tous les perfectionnements de la pratique chirurgicale, a été présenté à M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat.



La sœur du maréchal French, miss Harley, qui dirige l'hôpital de l'abbaye de Royaumont, et M. Aufran, préfet de Seine-et-Oise.



Bob, le grand boxeur américain, engagé volontaire dans l'armée française, se fait enlever une dent. Trois hommes le tiennent.



Tout le personnel de cette ambulance formée dans une petite ville du Nord fut cité à l'ordre de l'armée pour avoir sauvé tous ses blessés, lors d'un bombardement. Deux religieuses payèrent de leur vie leur héroïsme.



Le véritable « pas de l'oe ». — A N..., près du front, où cet amusant document a été pris, un prisonnier allemand marche précédé d'une oie dont le pas lui est familier.



La double chasse : à la main droite un lièvre, à la gauche un casque de Boche.



Les vaincus d'un combat aérien sortent de la mairie de V... C'est l'adjudant aviateur N... qui descendit, ce jour-là, son sixième avion ennemi.



L'admirable plafond du Tiepolo détruit à Venise par un avion allemand. La perte est irréparable.



Officiers italiens en observation à la frontière du Trentin.



A bord du Charles-Roux. — Les membres de la colonie grecque francophile visitent nos blessés de Seddul-Bahr et de Gallipoli.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 6 au 12 Novembre

SAMEDI 6. — Nouvelle défaite allemande près de Dwinsk : 800 morts.

— En Champagne, l'ennemi réussit à occuper quelques éléments de nos tranchées de première ligne à la cote 199.

DIMANCHE 7. — Importante victoire des Alliés en Serbie. L'armée bulgare, décimée, est rejetée de l'autre côté du Vardar.

— En Méditerranée, les pirates coulent 4 navires.

LUNDI 8. — Le nouveau ministère grec est constitué, sous la présidence de M. Skouloudis, un ami de la France.

— Sur la Strypa, les Russes font 8500 prisonniers.

— Cinq corps d'armée allemands ont été transférés du front oriental sur le front anglo-français.

— Lord Kitchener part pour les Balkans.

MARDI 9. — Les Russes progressent en Courlande, et font 800 prisonniers.

— La place de l'Alma s'est effondrée. Pas d'accident.

MERCREDI 10. — La Grèce fait aux Alliés un emprunt de 40 millions.

— Les Italiens ont conquis la cime du mont Sief.

JEUDI 11. — L'Ancona, vapeur italien, est torpillé : 300 victimes.

— Le Général Gallieni vient d'envoyer une énergique circulaire pour simplifier les rouages de la bureaucratie militaire.

VENDREDI 12. — En plusieurs points du front, nos fourneaux de mine ont bouleversé les travaux de l'ennemi.

— La Chambre grecque est dissoute.

— Au nord de Kolki, les Russes font 1500 prisonniers.